

*Collection « Sociologie clinique »
sous la direction de Vincent de Gaulejac*

Longtemps, la sociologie s'est construite contre le vécu, le personnel, le subjectif. Elle s'ouvre peu à peu à l'analyse des sentiments sociaux, des passions collectives, des processus sociopsychiques, de la subjectivité, de la question du sujet. L'ambition de cette collection est de favoriser cette ouverture en publiant des ouvrages qui s'intéressent à la dimension existentielle des rapports sociaux, c'est-à-dire aux relations profondes qui relient l'être de l'homme et l'être de la société. Pluridisciplinaire et ouverte à des approches plurielles, cette collection s'adresse à tous ceux qui cherchent à concilier les exigences de la rigueur scientifique et les nécessités d'une écriture sensible, accessible à des non-spécialistes, en évitant le double travers de la théorie sans vie et du vécu sans théorie.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Pas très cathodique

DU MÊME AUTEUR :

Avec Ginette Francequin,
*La revanche scolaire des élèves multiredoublants, relégués,
devenus superdiplômés,*
coll. « Sociologie clinique », Toulouse, érès, 2005.

Avec Jean-Jacques Gérard,
De chair et de sens. À la conquête d'une parole mutilée,
Paris, L'Harmattan, 2004.

*Les affranchis, étiquetés SDF, drogués, marginaux, inemployables...
Ils s'en sont sortis !,*
Paris, L'Harmattan, 2000.

*Repères pour une restitution des résultats de la recherche
en sciences sociales,*
Paris, L'Harmattan, 2000.

Compagnons d'Emmaüs, sociologie du quotidien communautaire,
coll. « Social en acte », Paris, Éditions ouvrières, 1992.

Bertrand Bergier

Pas très cathodique

Enquête au pays des « sans-télé »

« Sociologie clinique »

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' in a grey circle, followed by the word 'éditions' in a small, vertical font, and the word 'rès' in a large, bold, black font.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1720-8
Première édition © Éditions érès 2010
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

INTRODUCTION	7
1. UN PASSÉ PLUS OU MOINS CATHODIQUE	15
Une variété de scenarii.....	16
Une vie d'adulte sans télévision: un choix affirmé.....	17
Un choix à interroger.....	19
De l'apprentissage incident au choix d'un quotidien sans chaînes.....	26
Quand la télé revient!	29
2. DES GÉNÉRATIONS TÉLÉ À LA I-GÉNÉRATION.....	33
La probabilité de l'éteindre diminue avec l'âge.....	34
Une vie entière sans télé	35
Une télé par intermittence	43
Des enfants de la télé aux natifs du numérique.....	46
3. DES ABSTINENTS SURDIPLÔMÉS, MAIS... ..	51
Les trois quarts ont un diplôme de l'enseignement supérieur	53
Le procès de la télévision par les intellectuels.....	55
Accord sur l'abêtissement	57
... Mais 25 % d'« abstinents peu diplômés »	60
4. SURREPRÉSENTATION DES ENSEIGNANTS ET DES CADRES SUPÉRIEURS, MAIS... ..	65
Palmarès professionnels et discours contre	66
... mais 15 % des abstinents sont des ouvriers-employés.....	73
Une minorité hybride.....	76

5. PRÉSENTE MALGRÉ TOUT.....	79
Ne pas l'avoir et la voir	80
Ne pas l'avoir et en parler	90
Une télévision omniprésente dans les conversations ..	91
Une situation paradoxale à gérer	92
Une minorité qui « ne parle pas télé »	97
6. LES SUBTILITÉS DE LA DISTINCTION	99
« Ne pas l'avoir » : un signe distinctif trompeur.....	100
La distinction n'existe pas en soi	101
La distinction, doublement tributaire de la légitimité.....	102
L'ascèse télévisuelle : une légitimité à « Audimat restreint »	104
D'un contexte à l'autre : gestion de la distinction	105
La distinction sur la cour de récréation.....	109
7. LES RÉACTIONS DE L'ENTOURAGE	115
L'indifférence.....	115
L'étonnement.....	117
Du procès au don.....	118
De l'admiration à l'imitation	120
La justification distinctive et la justification d'appartenance	122
8. ORIENTATIONS CULTURELLES :	
REPÈRES POUR UNE PHOTO DE GROUPE... ..	125
Entre temps libéré et tyrannie du temps	126
Les échelles à prendre en compte	133
9. DE LA PHOTO D'UN PUBLIC CULTIVÉ.....	143
Une photo de grands lecteurs, voire de boulimiques de la lecture.....	143
Un cinéma cathodique et une télévision qui « fait son cinéma »	149
Surfréquentation des salles obscures	151
Loi du cumul des sorties culturelles.....	152
10. ... AUX PORTRAITS CULTURELS INDIVIDUELS	159
Repères pour le tirage d'un portrait individuel	160
Exploration des paires culturelles.....	163

Profils individuels tranchés à trois variables	166
Profils individuels tranchés à quatre variables	169
Au-delà des profils individuels tranchés.....	173
Quelques très bons élèves	175
11. DES DÉRAPAGES CULTURELS PLUS OU MOINS CONTRÔLÉS.	177
Myriam : des démarcations subtiles	179
Jean : des démarcations subtiles et frontales.....	181
Benjamin : je n'ai rien contre la télé.....	182
Lionel : envisager le retour de la petite lucarne	184
Noblesse oblige ?	188
12. LA FORCE PRÉDICTIONNELLE DES « SANS-TÉLÉ »	191
Sans télé mais pas sans écran.....	192
Une vie numérique hiérarchisant les écrans.....	196
Une télévision qui tombe en désuétude :	
un cas de figure anticipateur ?	198
CONCLUSION	205
Principaux résultats	205
Leçon sociologique : la règle et l'exception.....	212
ANNEXES	221
BIBLIOGRAPHIE	227

Introduction

S'inscrivant dans le prolongement des pratiques de loisirs de l'entre-deux-guerres, le téléviseur s'est rapidement démocratisé et a participé à une uniformisation de la perception de la réalité. Statistiques à l'appui, le médium est repéré comme l'emblème d'une société de consommation ou, plus précisément, pour faire écho à Henri Lefebvre¹, le symbole d'une « société industrielle de consommation dirigée ». Certes, les programmes peuvent être partiellement délégitimés, il n'empêche. Toutes les catégories sociales se sont équipées (Gaillard, 2006, p. 23). L'arrivée du téléviseur dans les foyers à partir des années 1950 implique l'introduction d'un nouveau meuble et celle, plus subtile, d'une autre mise en ordre des temps quotidiens. « La télévision constitue dans l'ensemble du monde occidental et même au-delà, la principale activité de loisir culturel » (Chaniac et Jezequel, cités par Coulangeon, 2005, p. 12). Elle est aujourd'hui visible sur des supports de plus en plus variés. Et ses programmes acheminés par des voies diverses (téléphone mobile, baladeur numérique, TNT, ADS...). Bref, 98 % des Français la regardent. Eux font exception. Ils la refusent sur toutes ses formes quel que soit l'écran de réception. Sa présence dans l'espace domestique va de soi, eux s'en dispensent. Cette absence est si rare, semble si accidentelle, qu'elle n'est pas, qu'elle n'est plus, questionnée. De fait, la problé-

1. Cf. l'ouvrage de R. Hess (1988) consacré à « Henri Lefebvre et l'aventure du siècle ».

matique du non-équipement est délaissée dans les études sur les médias et les technologies ; l'attention des chercheurs se portant sur les profils des téléspectateurs et la différenciation croissante des usages du poste² (Trémenbert et Jullien 2007, p. 14). Qui sont ces réfractaires ?

De toute évidence, ces objecteurs cathodiques représentent une quantité négligeable. Ce n'est pas pour autant qu'ils doivent être négligés. Mes travaux antérieurs me l'ont appris. Une des façons de cultiver le rapport d'étonnement du chercheur réside dans l'attention portée à ces situations et parcours improbables qui font rougir les statistiques :

– comment après cinq ans, dix ans, quinze ans de galère et d'errance, des hommes et des femmes parviennent-ils à avoir un logement à leur nom, un emploi à durée indéterminée, à être inscrit dans le tissu social local (Bergier, 2000) ?

– comment après avoir redoublé deux à cinq fois avant le bac et/ou avoir été orientés vers des filières courtes, des jeunes parviennent-ils à valider des études d'ingénieur, un master ou un doctorat (Bergier et Francequin, 2005) ?

Ce voyage au pays des « sans-télé » prolonge ces recherches refusant de livrer l'anomalie statistique à l'indétermination, de l'abandonner en note de bas de page ou encore de la caricaturer. Cette exploration réclame une sociologie clinique à la fois réceptive au vécu du téléspectateur repent et à l'histoire culturelle et sociale qui l'agit. C'est bien sous le vent que l'on perçoit le mieux sa puissance. L'exception ne s'étudie pas pour elle-même, elle interroge en creux la force de la norme. L'ascèse télévisuelle de nos hôtes, les mises en questions qui l'ont rendue possible, les difficultés rencontrées nous renseignent aussi sur la prégnance de la « cathodicité » dans une société donnée à une époque donnée. À s'aventurer dans ces niches statistiques, à mieux comprendre ces situations se démarquant de la « masse », il devient intéres-

2. Ces usages peuvent s'ordonner en trois grandes catégories (Lull, 1980) :

– les usages « structurels » concernent toutes les situations où elle n'est pas regardée pour elle-même, mais où elle accompagne d'autres activités, notamment les tâches domestiques ;

– les usages relationnels : elle alimente les conversations dans la famille, à l'école, au travail, avec le voisinage. Elle est d'autant plus sollicitée qu'elle n'est pas objet de tensions, de conflits. Illusion de familiarité qu'instaure une part des programmes, et des acteurs que l'on retrouve tous les jours ;

– les usages cognitifs : fonction d'apprentissage de la télévision. Elle contribue auprès des adolescents à l'apprentissage des rôles masculin, féminin (sitcoms).

sant de se demander si nos interlocuteurs sont en voie de disparition, derniers des Mohicans, et/ou si, figures avant-gardistes, héros culturels, leur atypicité d'aujourd'hui renferme le typique de demain.

De 2006 à 2009, nous sommes partis à la rencontre de 566 ménages³ qui ne regardent pas la télévision et ne possèdent pas de téléviseur. Nous avons entendu pour notre enquête un adulte par ménage et avons également recueilli les propos de 248 enfants. La construction de cet échantillon accidentel repose sur nos appels publics dans la presse⁴, le bouche à oreille et des enquêtes exploratoires des étudiants de l'institut des sciences de la communication de l'éducation d'Angers et d'Arradon⁵.

Notre démarche articule un questionnaire et un récit de parcours relatif à la place (aux places) de la télévision tout au long de la vie.

Le récit relève d'une maïeutique sociale qui, en demandant au sujet de reconstruire son passé télévisuel, l'invite à se retrouver et ce faisant, à témoigner de l'histoire qui l'a produit et qui

3. Un ménage est défini comme l'ensemble des occupants d'une résidence principale, qu'ils aient ou non des liens de parenté. Il peut ne comprendre qu'un seul membre. En sont exclues les personnes vivant dans des habitations mobiles (y compris les mariniers et les sans-abri) et la population des communautés (foyers de travailleurs, maisons de retraite, prisons, centres d'hébergement...).

4. L'appel public fonde une distribution originale des rôles. Une des différences communément admises entre chercheur et consultant tient à la genèse de leur démarche respective : le premier est demandeur tandis que le second est demandé. Ici, la demande est du côté du chercheur mais son expression publique crée un espace favorable à l'émergence d'une demande qui ne voulait pas, ne pouvait pas s'exprimer. L'appel public laisse à chacun une liberté que n'offre pas l'interpellation privée et directe. Les articles de presse s'adressent à tous et à personne. Aucun lecteur n'est tenu de répondre et de se justifier. Chacun peut, à l'abri des relances pressantes du sociologue, s'octroyer le temps de réflexion qu'il juge nécessaire. Mais cette liberté est exigeante car elle implique une démarche : prendre la décision de contacter Bergier, le joindre par courrier, par téléphone ou par mél pour se présenter, manifester un intérêt, demander à le rencontrer. À la demande publique et impersonnelle du chercheur, répond la sollicitation privée et singulière de l'interlocuteur de terrain. La liberté se traduit par une action de soi sur soi, une détermination de soi par soi. Cette autodétermination est fort bien marquée par le redoublement pronominal : « *Je me décide à vous appeler...* » L'appel public laisse une certaine plasticité, rend possible l'initiative du sujet, facilite la transformation de l'attente en demande.

5. Promotion 2006-2007 de 2^e année de licence en sciences de l'information et de la communication.

en partie oriente ses actes: celle de la lignée familiale, celle de ses groupes d'appartenance et de référence, mais aussi celle du paysage audiovisuel français et de son offre télévisuelle, celle des autres écrans.

La conduite humaine présente une intelligibilité intrinsèque qui tient au fait que les individus ont une conscience et peuvent donner du sens. Il s'agit là d'un sens subjectif qui a deux caractéristiques: il est d'une part, immédiatement accessible et d'autre part, ambigu car l'auteur ne connaît pas toujours les motifs de ses actes. Ce sens subjectif vient rappeler que l'adulte continûment agi et déterminé par les conditions socio-historiques est en même temps fondamentalement libre. Il existe une possibilité de marge autonome qu'il utilise peu ou prou. Cet exercice de la liberté ne se traduit pas en actions folles ou aveugles, mais appelle la mise en œuvre d'une rationalité. Ils ont de « bonnes raisons » de ne pas avoir la télé.

La compréhension de cette ascèse télévisuelle requiert la saisie du sens que l'adulte attribue à celle-ci. Il s'ensuit pour notre étude, la nécessité d'appréhender des « visions de l'intérieur », c'est-à-dire de prendre appui sur la parole même des sujets évoquant leur vécu à l'égard de l'écran et du contenu diffusé. Nous tentons ainsi par cette sociologie du proche, de comprendre à la fois leurs émotions, la dynamique du désir, et la rationalité qui est la leur dans une histoire articulée à celle d'une famille, celle des autres lieux de socialisation, celle d'une société et de la place faite aux temps non contraints.

Avec le récit de parcours télévisuel, nous nous situons sur un versant qualitatif prenant en considération le sens que l'adulte confère à la présence et/ou à l'absence de l'objet tout au long de sa vie. Manifestement, l'interviewé « sait de quoi il parle ». Il connaît son parcours, la ou les places tenues par le média. Mais il ne les connaît que trop bien, sans distance objectivante. Il les saisit comme allant de soi, précisément parce que c'est son parcours et qu'il s'y trouve pris. En fait, nul ne dispose d'un accès direct à lui-même qui lui ouvrirait une connaissance éclairée des tenants et aboutissants de son cursus. Une telle connaissance réclame un détour. Détour d'autant plus souhaitable que l'adulte est invité à « se raconter », à raconter cette histoire épique dont il est le héros culturel, d'où la tendance à survaloriser les attributs et les facteurs liés à lui-même, à mettre en exergue le « je ».

Le questionnaire contribue à organiser ce détour, à prendre de la distance avec l'idéologie de l'être d'exception, pour rappeler que cet adulte est d'abord et toujours en position relative d'héritiers, que son histoire est en lien avec celle d'un « nous » familial et social, qu'il est pris dans les rapports sociaux entre « nous » et « eux ». Aussi le questionnaire comprend-il essentiellement des questions qui contribuent à situer sociologiquement le lignage dans lequel le parcours télévisuel s'inscrit, à interroger le rapport aux diverses offres culturelles, à identifier les écrans utilisés...

L'outil statistique permet de traiter des différences de position, notamment sociales et culturelles. Le langage des « variables de position » concerne des repères classiques en sociologie (l'âge, la génération, le sexe, le diplôme, la profession, le niveau scolaire, la fréquentation des lieux culturels, la participation à la vie associative), mais qui ne sont pas pour autant pris en compte par les narrateurs lorsqu'ils décrivent et commentent leur parcours télévisuel. Grâce au questionnaire, ces repères sont interrogés et mis en relation avec la présence/absence et les usages de la petite lucarne. L'outil statistique évite de nous enfermer dans la singularité et de nous laisser séduire par l'exemplarité. Il contribue à (re)mettre à distance le sens vécu.

Mais à son tour, l'unique questionnaire risque d'absolutiser les corrélations, de réifier des conditions d'ascèse télévisuelle sous forme de propriétés déterminantes et de capitaux abstraits (abstraits d'un contexte concret d'interactions spécifiques), construisant une modélisation où les adultes apparaissent interchangeables dès lors qu'ils appartiennent au même groupe (par exemple des jeunes Parisiens socialement nantis et hautement diplômés)... Le questionnaire ne permet pas de saisir la complexité des processus de relégation du petit écran. Il tend par son mode même d'interrogation uniformisée à isoler l'adulte et ses caractéristiques sans pouvoir s'aventurer dans les relations d'interdépendance. Il incite à oublier que les conditions concrètes d'existence sont toujours des conditions concrètes de co-existence (Lahire, 1995), celle d'un sujet en relation avec d'autres sujets (membres de la famille, copains de classe, collègues de travail, amis...). Au fil des opérations de classement, des calculs et d'une décontextualisation, le chercheur célèbre des probabilités (Brissy, 1978) considérées en elles-mêmes, pour elles-mêmes. Pouvoir au long de l'analyse quantitative revenir sur les récits de parcours télévisuels permet de rester au contact des situations

d'interactions et des histoires singulières, bref d'éviter l'auto-suffisance des variables (piège des analyses multivariées).

Le langage des variables de position décrit de l'extérieur les positions occupées. Il ne nous dit rien sur la façon dont elles sont vécues : le rapport de l'adulte à l'absence de la télévision, le rapport de l'enfant à la télévision « d'à côté » (celle vue chez les grands-parents ou les copains)... Seul le langage du récit ouvre l'accès aux dispositions : à ce que le jeune ou l'adulte ressent (sentiments), à ce qu'il se dit (pensées), à ce qu'il se voit faire (comportements). Importe l'histoire télévisuelle étudiée de l'intérieur comme « vécu ». Des individus occupant la même position (on ne la regarde pas) peuvent être dans des dispositions très contrastées : militance anti-télé, désintérêt pour l'objet, regret épisodique, frustration inavouée de ne pas l'avoir... Ici, l'outil statistique est à nouveau utilisable et utilisé pour traiter, cette fois, des différences de dispositions (et non plus seulement des différences de positions). Il permet de se déprendre de la toute-puissance du « Moi, je » (piège du langage biographique) en donnant aux chercheurs les moyens de comparer des différences de vécus.

En jouant sur le qualitatif et le quantitatif, en me donnant les moyens d'avoir du qualitatif en quantité, il m'est plus aisé à la fois de contextualiser les variables et de mettre à distance l'illusion biographique⁶, de comparer les convergences et les divergences des expériences d'ascèses télévisuelles selon les types de parcours, de repérer ce qui est statistiquement prégnant, ordinaire ou extraordinaire, continu ou discontinu.

Dans ma quête de compréhension, l'incertitude est devenue une compagne fidèle faisant du chercheur un travailleur du doute à l'égard :

– *des lieux communs* : certaines opinions ont acquis une telle notoriété, un tel poids d'évidence que je risquais à mon tour d'y adhérer et de m'y laisser prendre ;

– *de la langue de verre* : pire que la langue de bois, elle donne l'illusion de la transparence, réfléchissant un savoir lumineux, sans ombre et sans doute, sans l'ombre d'un doute. Cette langue délivre un enseignement sans faille, convaincu de sa cohérence et

6. « L'illusion d'autonomie que chaque sujet essaie, tant bien que mal, d'entretenir, et que le récit de vie tend à accentuer et à communiquer au lecteur » (Lejeune, 1980, p. 309).

garanti pure science. Sociologique, elle est si lisse et si polie que les critiques glissent sur elle. Elle se suffit à elle-même et peut s'écouter parler, ayant par avance réponse à tout ;

– *de mes propres convictions concernant le pays de l'autre*, ce que je m'attendais à y découvrir. Loin de les occulter, il a fallu les reconnaître⁷, les mettre à plat⁸ pour, pas à pas, créer du dépaysement et me rendre ainsi disponible à entendre ce que je n'étais pas forcément prêt à entendre au départ de la recherche.

Au fil des chapitres, avançant dans l'analyse de ces adultes qui ont « éteint la télé », je partagerai avec le lecteur mes attentes, repérées parce que déçues, mes projections, identifiées parce que démenties, ou encore le piège des savoirs établis, déconstruits parce que malmenés par l'épreuve des faits.

Les chapitres I et II ouvrent le lecteur à la configuration plurielle des parcours télévisuels de nos interlocuteurs, dévoilent leur passé plus ou moins cathodique, montrent que le choix de se séparer du téléviseur ne s'apprécie pas à la même aune selon la génération d'appartenance. En amont de l'acte volontaire, il convient de saisir les apprentissages et les primes de circonstance qui le rendent possible. Parfois est prononcé non pas tant la mise à l'écart de l'intrus que le prolongement de son absence.

Les chapitres III et IV s'intéressent au niveau d'études et à l'activité professionnelle des enquêtés. Les abstinentes sont surdiplômés, et ces cadres intermédiaires et supérieurs exercent notamment dans les champs de l'enseignement, de la santé, de l'art et du travail social. À vrai dire, mon rapport d'étonnement tient aux 25 % d'abstinentes qui ont un BEP, un CAP ou le bac tout au plus, aux 15 % d'ouvriers-employés et... au fait que ces minorités ne se confondent pas.

Si l'ascèse télévisuelle de l'adulte au sein de son foyer peut être établie, le chapitre V permet de comprendre combien, hors du ménage, la télévision est présente. Elle « le voit » plus qu'il ne la voit. Il n'empêche. Ce sur quoi le regard de ce « téléspectateur

7. Ce qui implique de ne pas faire de l'implication du chercheur un objet tabou.

8. Ce qui implique pour le chercheur non seulement de tenir mais aussi de relire son carnet de bord où se côtoient pêle-mêle : émotions, sentiments, idées heuristiques, mots forts, paroles inattendues, faits anodins, états d'âme encombrants... C'est un moyen privilégié pour y débusquer nos attentes parce qu'elles sont déçues, de repérer nos projections parce qu'elles sont démenties.

de passage » se pose (documentaire, émission de sport...) n'est pas sans lien avec ses attributs (sexe, âge). Présente, elle l'est également dans les conversations. Et les adultes « sans télé » sont bien moins démunis que je ne le croyais, pour tenir l'échange.

Les chapitres VI et VII s'emploient à repérer les subtilités de la distinction et à décliner les réactions de l'entourage. « Ne pas l'avoir » n'assure pas (mécaniquement) à celui qui se distingue une distinction. L'auditoire peut se montrer indifférent. Et quand distinction il y a, elle peut souligner un accomplissement culturel, l'idée que l'admirateur s'en fait, ou, bien au contraire, être socialement dévalorisante et encombrante. Tel est particulièrement le cas pour les enfants les plus jeunes : l'absence peut distinguer « en mal ».

Les chapitres VIII et IX nous donnent des clés de lecture pour comprendre comment se structurent les « temps libres » des ascètes télévisuels. Un adulte sans télévision n'est pas pour autant un adulte qui a du temps. Même quand l'agenda se montre tyrannique, la photographie de la population atteste une culture de sortie, un engagement associatif plus important que la moyenne.

Cette « photo de groupe » objective la loi de cumul convertissant la densité culturelle en statut social. Elle ne nous dit rien de la façon dont chacun combine, d'un registre culturel à l'autre, préférences et pratiques. Les chapitres X et XI donnent leurs chances aux détails : les livres lus, les films vus, les musiques écoutées, les émissions de radio suivies, les sorties et visites culturelles effectuées. À examiner ces portraits individuels, il apparaît que l'ascèse télévisuelle renvoie rarement à des purs esthètes, qu'elle définit souvent une élite culturelle s'autorisant ici ou là quelques dérapages plus ou moins contrôlés, exclut toujours un relâchement culturel généralisé, celui d'un adulte accumulant les « fautes de goût ».

Le dernier chapitre interroge la force prédictive d'une population qui confesse une culture de l'écran reléguant le téléviseur et la télévision. Elle est la pointe d'un mouvement de fond qui voit les natifs du numérique établir une hiérarchie des écrans portant à son sommet les nouveaux écrans tels ceux de l'ordinateur, et ce, au détriment du temps consacré à la petite lucarne.

Un passé plus ou moins cathodique

Au commencement de notre enquête, j'en étais convaincu : sachant que tout le monde ou presque a la télévision, « vivre sans » est une décision, l'aboutissement d'une réflexion. Les femmes et les hommes à la rencontre desquels j'allais avaient choisi de s'en débarrasser. À raisonner de la sorte, je postulais d'une part, une séparation, les ménages qui ne l'ont pas, l'ont eue (ils ne l'ont plus) et d'autre part, un jugement sans appel, un divorce définitif.

Ce chapitre prend à contre-pied mes convictions initiales. Qu'y découvrons-nous ? Le choix de la séparation ne se pose pas, n'existe pas pour des adultes qui, depuis leur naissance, n'ont jamais eu la télévision. Quant au caractère péremptoire de la rupture avec l'objet, il n'interdit pas dans les faits son retour.

La population sans chaîne ne s'inscrit pas dans une histoire télévisuelle unique. D'un récit à l'autre, le poste de télévision peut être, dans l'enfance comme à l'âge adulte, tantôt présent, tantôt absent. Ici, il disparaît définitivement ; là, il réapparaît avant d'être à nouveau écarté de l'espace domestique... Ce repérage de la place du petit écran tout au long de la vie a conduit à distinguer plusieurs scénarii.

Le plus fréquent est celui qui « oppose » une enfance avec la télévision et une vie d'adulte sans cette lucarne. Le départ du milieu familial, au moment de l'accès à l'enseignement supérieur ou à l'emploi, débouche sur un premier logement où le petit écran n'a pas sa place.

Nous trouvons ensuite, au rang des récits de parcours les plus habituels, une enfance qui a débuté sans téléviseur. Son arrivée dans le foyer a fait événement. On s'en souvient « comme si c'était hier ». Semblablement au scénario précédent, la décohabitation ouvrira sur un quotidien dépourvu de télécommande.

Au palmarès des scénarii, le troisième est celui « d'une vie sans télé », de la naissance au moment de l'enquête. L'objet n'a jamais été coutumier. L'absence demeure affaire de famille. L'individu a appris à se désintéresser de ce qui est, selon lui, socialement inintéressant.

Le quatrième scénario privilégie une séparation qui ne se produit pas à l'entrée dans la vie adulte, mais plus tard : à la naissance d'un enfant, à l'occasion d'un déménagement...

UNE VARIÉTÉ DE SCENARII

Tableau 1 : Repérage de la présence/absence de la télévision dans les 566 récits de parcours

	FRÉQUENCE	CONFIGURATION
E (TV) A (abs)	27,3 %	Rupture
E (abs, TV) A (abs)	19,2 %	Rupture
E + A sans TV	12,7 %	Absence héritée
E (TV) A (TV, abs)	12,4 %	Rupture
E (abs, TV) A (TV, Abs)	7,6 %	Rupture
E (abs, TV) A (abs, TV, abs...)	7,6 %	Alternance
E (TV) A (abs, TV, abs...)	3,3 %	Alternance
E (abs) A (TV, abs)	3,0 %	Rupture
E (abs, TV, abs, TV...) A (abs)	2,0 %	Alternance
E (abs) A (abs, TV, abs)	1,8 %	Alternance
E (TV, abs) A (abs)	1,8 %	Rupture
E (abs) A (TV, abs, TV, abs)	0,8 %	Alternance
E (abs, TV, abs, TV) A (abs, TV, abs)	0,5 %	Alternance
TOTAL	100 %	

Lecture: E (TV) indique une enfance passée dans un milieu familial où la télévision a toujours été présente. A (abs) signifie que depuis le départ du milieu familial, la personne n'a jamais eu la télévision dans son ou ses logements. E (abs, TV) A (TV abs) indique une enfance passée dans un milieu familial où la télévision a été absente puis présente et une vie adulte où elle a été présente puis absente.

Au final, nous avons identifié *treize scenarii*, récapitulés ci-dessous. Ils renvoient à trois configurations : la rupture, l'alternance et l'absence héritée. Dans le premier cas, la télévision disparaît durablement, dans le deuxième cas, moins fréquent, elle paraît, s'éclipse, revient... Dans le troisième cas, le plus rare, elle est absente de la sphère privée depuis toujours.

La configuration la plus courante est celle de la rupture. En effet, dans plus de 70 % des récits, la télévision disparaît « une fois pour toutes ». La rupture se veut définitive. Pouvons-nous la situer dans le temps ? Y aurait-il des périodes plus propices pour « se débrancher » : à la retraite, au mitan de la vie... ?

UNE VIE D'ADULTE SANS TÉLÉVISION : UN CHOIX AFFIRMÉ

L'étude des récits de parcours révèle l'importance du départ du domicile parental. Alors que la télévision était présente huit fois sur dix dans l'enfance, elle s'efface le plus souvent avec l'entrée dans la vie adulte. Près des deux tiers de la population interrogée ne se sont jamais équipés d'une petite lucarne.

Parmi le tiers restant (celui regroupant les individus qui ont eu, adulte, une télévision chez eux), la présence de celle-ci apparaît dans 25 % des cas : provisoire (télévision empruntée, louée), marquée par la précarité (« télévision vieille », « récupérée ») ou exprimant d'abord la volonté d'un tiers (« on l'a reçue en cadeau », « on l'a gagnée à un concours »).

Ici, l'absence de la télévision dans un ménage n'est pas une absence héritée, une absence que l'on retrouverait chez les parents et/ou chez les grands-parents. Le récepteur a pu être plus ou moins regardé, mais il a fait partie des objets familiers de l'enfance et de l'adolescence. La rupture se produit le plus souvent au moment de la décohabitation. Comment interpréter cette rupture, synonyme d'une vie d'adulte sans télévision ? Est-ce un choix éminemment personnel ou est-il socialement encadré ? Les réponses à ces questions appellent un minimum de contextualisation : ne pas avoir la télévision chez soi ne s'apprécie pas aujourd'hui comme dans les années 1950 ou 1970.

Dans l'immédiat après-guerre, la télévision constitue un bien de consommation rare. D'une part le réseau permettant de la recevoir est loin de couvrir tout le pays, d'autre part le prix du téléviseur est dissuasif. « En 1949, pour s'offrir [...] un modèle

courant, un ouvrier doit travailler sept mois environ¹. Il lui faut encore plus de deux mois de travail à la fin des années 1950 » (Gaillard, 2006, p. 10). Ce sont les professions libérales et les cadres qui, devant les cadres moyens et les patrons, ont le taux d'équipement le plus élevé : 5 % en 1954. La moyenne nationale² est de 1 %.

Mais, dès les années 1960, la télévision ne peut plus être considérée comme un « épate-voisin », un signe extérieur de richesse. Elle devient un loisir domestique banal. Le nombre de récepteurs est multiplié par neuf entre 1958 et 1968. La démocratisation de l'objet est incontestable. « Ce que l'on aperçoit du premier coup d'œil, en entrant dans la modeste cuisine [...] c'est le petit écran. Il a en effet conquis le droit de cité même chez les humbles » (Enquête de *La Marseillaise de l'Essonne*, 1968, citée par Martin, 1997, p. 337).

« Les années 1970 sont celles où l'objet prend un caractère quasi universel. Au milieu des années 1980, 92 % des gens sont équipés en téléviseurs. Toutes les catégories sociales le sont massivement [...] [sa] possession n'est plus liée au revenu [...] [il] n'a plus besoin d'un réseau de spécialistes pour être vendu » (Gaillard, 2006, p. 19).

Aussi, passé l'an 2000, son absence dans un foyer ne peut être a priori attribuée à des contraintes financières³, encore moins techniques. Faut-il pour autant l'interpréter comme une décision mûrement construite ? Les personnes concernées nous y incitent fortement, 91 % déclarant avoir fait le choix de ne pas avoir la télé.

1. Chiffres élaborés à partir d'Olivier Marchand, Claude Thélot, Alain Bayet et coll., *Le travail en France 1800-2000*, Paris, Nathan, 1997, annexe « salaire nominal, prix, salaire réel ouvrier, coût du travail ouvrier de 1821 à 1995 », p. 241 ; et Jean Fourastié « Prix de vente et prix de revient. Recherche sur l'évolution des prix en période de progrès technique, EPHE, CNAM, 11^e série, Paris, Montchrestien, 1961, p. 197.

2. INSEE : « Quelques données statistiques sur l'équipement des ménages en avril 1963 », *Bulletin hebdomadaire des statistiques*, n° 815, 8 février 1964.

3. Nous avons repéré deux exceptions : la première concerne les prisonniers tenus de payer une location pour pouvoir regarder la télévision dans leur cellule ; la seconde concerne les personnes en situation d'errance. Dans les CHRS (centres d'hébergement et de réinsertion sociale), avoir la télé constitue un bien rare, un signe distinctif.